

La curée

Les portes de l'écurie sont grand ouvert. A l'intérieur du bâtiment la quatre chevaux est à l'ombre et sur le siège avant, un plaid bien plié. C'est celui que ma grand-mère utilise quand elle part en voyage, au moins... à 20, 30 kilomètres d'ici...! Elle le déplie et le pose sur ses jambes. Ainsi parée à toute éventualité elle peut indiquer à Kléber les feux rouges, les possibilités de dépassement, les priorités et autres difficultés de conduite. En fait il n'y a que le volant qu'elle ne tient pas; elle est toujours passagère et... maître à bord. Devant l'écurie il y a deux fils à linge tendus bien parallèlement au dessus d'une belle rangée de groseilliers. De chaque côté, près des piliers qui les soutiennent, ce sont des groseilles rouges qui poussent à la saison. Petites, rondes comme des roulements à bille, brillantes et acides, elles s'accrochent sur des tiges toutes fines en grappes serrées. Au milieu, les groseilles à maquereau prennent leurs aises, grosses boules translucides et mordorées; au travers on devine comme des promesses de pépins et de jus sucré dont elles sont gorgées.

Aujourd'hui ma grand-mère a suspendu un poulet sur un des piliers qui soutient les fils à linge, tout près des portes grand ouvertes de l'écurie. Elle tient le cou du volatile qui, saisi d'étonnement si ce n'est de frayeur, en oublie de piailler. D'un geste sec et sans hésitation elle lui tranche le cou, et le couteau d'une main elle dirige de l'autre les longs jets de sang au dessus des groseilliers afin de ne pas tacher son tablier. Les feuilles s'empourprent dans un silence terrifiant. Cachée derrière la quatre chevaux je regarde, le coeur au bord des lèvres, les yeux exorbités, partagée entre dégoût et fascination. Quelques ultimes spasmes agitent le volatile et ma grand-mère se dirige vers la cuisine pour y prendre un ustensile, laissant l'animal à ses débats sans conscience. Je m'approche pour constater l'étendue des dégâts: les groseilliers sont éclaboussés de sang... au moins trois pieds! Et par contagion, c'est toute la rangée qui est devenue inutilisable, les fruits souillés rendant impurs ceux qui ne le sont pas. Et le seau d'eau jeté plus tard à toute volée par ma grand-mère ne les fera pas plus

consommables. Il y a là dans ces fleurs de sang comme le signe d'une incompréhension qui charge mon coeur d'une tristesse dont je ne saurai dire le nom. Ma grand-mère s'en revient et, innocente, détache le poulet qui a fini de se vider de son sang. Je la hais et je ne mangerai pas aujourd'hui.

Sauf que, à midi, des parfums de thym se mêleront à ceux de la viande rôtie.

Françoise Chauvelier, Paris, Dimanche 21 mars 99